

SARAH LARK

LE CHANT DES HIGHLANDS



À la poursuite de nos rêves



SARAH LARK

LE CHANT DES HIGHLANDS

À la poursuite de nos rêves

Ailis et Donna pleurent toujours la disparition de leur cousine Katrina, mais elles n'ont pas oublié leur promesse de parcourir le monde, bien loin des conventions imposées par leur famille et leur rang. Ailis, qui vient d'accepter un poste à l'observatoire de Johannesburg, va enfin réaliser son rêve d'explorer le ciel. De son côté, Donna, passionnée par le vol en ballon, construit des montgolfières et des dirigeables avec son mari. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, elle rejoint l'escadrille Lafayette en France en tant que mécanicienne et instructrice de vol. Mais Ailis et Donna ignorent qu'à des milliers de kilomètres, la fille de Katrina grandit dans un orphelinat de New York. Personne ne la connaît et elle ne possède qu'une photo de sa mère... Dans la tourmente de la guerre, réussiront-elles à se retrouver ?

Entre guerre des Boers, guerre des tranchées et Prohibition, la conclusion d'une saga inoubliable aux côtés d'héroïnes à la conquête du monde et de leur destin.

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber et Noémie Juglet

ISBN : 978-2-38529-477-9

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Photographies :

© Trevillion / Getty / Adobe Stock

Design : Raphaëlle Faguer



C
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE CHANT DES HIGHLANDS

**

À la poursuite de nos rêves

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Le Chant des Highlands – tome 1, 2024

Titre original : *Himmelsstürmerinnen – Wir Greifen Nach Den Sternen*

Copyright © Bastei Lübbe AG, Köln, 2024

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber et Noémie Juglet

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-477-9

Maquette : Christine Porchat

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Sarah Lark

LE CHANT DES HIGHLANDS

**

À la poursuite de nos rêves

Roman

*Traduit de l'allemand par Isabelle Liber
et Noémie Juglet*


CHARLESTON

ASCENSION

New York

Lebanon (Missouri)

Boston

Kansas City

Old Lane Manor

1899-1902

ENFIN LAISSÉ SANS SURVEILLANCE, le garçon en profita pour explorer en profondeur les pièces de l'orphelinat. Non qu'il y ait eu grand-chose à découvrir chez les Sisters of Mercy de New York. En vérité, depuis que la police l'avait confié aux mains des nonnes la veille, il avait déjà parcouru presque tout le bâtiment : le bureau de la supérieure, qui l'avait examiné d'un œil sévère ; la salle de bains, où il avait été envoyé sur-le-champ ; puis un vestiaire, où s'entassaient des vêtements usés mais propres réservés aux nouveaux arrivants. Une sœur lui avait remis deux pantalons, deux chemises et deux chandails ainsi que des sous-vêtements, des chaussettes et des chaussures qui lui allaient à peu près. Il avait pour tout bagage les habits qu'il portait – des loques que la religieuse avait jetées sans hésiter en fronçant le nez. Plus tard, dans le réfectoire, il avait avalé une soupe claire et englouti du pain tartiné de margarine jusqu'à n'en plus pouvoir. Au matin, on lui avait servi une sorte de porridge accompagné de lait.

La cuisine n'était pas des plus recherchées, mais ici au moins il mangerait à sa faim. C'était déjà ça. On lui avait attribué un lit dans le dortoir des garçons, entre deux pensionnaires d'une douzaine d'années – Kurt et Joe. Ces derniers ne lui avaient pas davantage adressé la parole que les autres orphelins. Les enfants n'avaient qu'un mot à la bouche : la kermesse qui se tiendrait l'après-midi même dans le jardin du foyer. Le garçon avait vite compris que, au-delà d'une simple festivité estivale, il s'agissait peut-être d'une journée décisive. Les enfants allaient être mis en contact avec des personnes de l'extérieur susceptibles – qui sait ? – de les adopter. Les pensionnaires en âge de travailler espéraient quant à eux trouver un maître d'apprentissage ou entrer au service d'une famille. Tous avaient donc à cœur de se présenter sous leur meilleur jour. Les enfants et les sœurs avaient passé la matinée à installer des stands sur la pelouse : vente de gâteaux et d'objets faits main, jeux et saucisses grillées. Les plus grands avaient été nommés responsables des stands de jeux et de nourriture ; ce serait l'occasion pour eux de démontrer aux visiteurs combien ils étaient fiables, polis et débrouillards. Les petits avaient pour seule mission de se promener en tenant la main d'une sœur, souriants et dociles. Les nonnes avaient appris des chansons aux enfants, et une chorale se produirait dans l'après-midi. Tous attendaient ce moment avec impatience. Seul le nouveau ne s'était vu confier aucune tâche. Les sœurs avaient jugé trop risqué de le laisser déambuler librement parmi les invités. La veille, le garçon à la main experte avait été pris en train de faire les poches à un passant de Times Square – raison pour laquelle il vivrait désormais ici, et non plus dans l'appartement crasseux que son receleur mettait à disposition des enfants des rues doués pour jouer les pickpockets.

Une fois que tout le monde fut dans le jardin, le garçon entreprit d'examiner les salles de classe, au nombre de quatre, où les sœurs enseignaient aux élèves de 6 à 13 ans. Ceux qui demeuraient dans l'établissement au-delà de cet âge aidaient à la cuisine, au jardin ou à la nursery, même si la plupart devenaient domestiques, ou apprenaient un métier chez un patron que leur trouvaient les nonnes. En théorie, ainsi que la supérieure le lui avait annoncé avec une certaine fierté, les élèves particulièrement appliqués et brillants pouvaient aussi intégrer une *high school*. Le garçon avait accueilli cette information sans réagir. Pour lui, l'école n'était pas une option. Il n'y avait encore jamais mis les pieds et, s'il était doué en calcul, ses connaissances en lecture et en écriture laissaient à désirer. Un grand abécédaire était accroché au mur de la première salle. Il n'aurait su nommer que quelques lettres. La table de calcul affichée à côté l'inspirait davantage.

Pour le reste, les salles de classe étaient sans intérêt. Il n'y avait presque pas d'images ; le peu de décoration sur les murs consistait en quelques maximes dont les mots étaient indéchiffrables pour lui.

Le garçon poursuivit en direction du réfectoire. La salle de jeux se trouvait juste avant, comme l'une des sœurs le lui avait indiqué la veille. Ce jour-là, la porte était ouverte. La salle était lumineuse, ses immenses fenêtres laissaient entrer les rayons du soleil – les conditions étaient idéales pour une kermesse. Le garçon regarda autour de lui. La salle était vaste, mais aménagée de manière spartiate. Quelques tables et chaises d'enfant étaient alignées contre le mur. Sur les étagères reposaient des jouets ayant connu des jours meilleurs. Sans doute des dons de familles riches songeant que des orphelins sauraient se satisfaire de petits trains

dépourvus de roues et de peluches élimées, sans fourrure ni oreilles. Il s'aperçut soudain qu'il n'était pas seul. Une petite fille se tenait devant une fenêtre. Frêle, blonde, elle avait les cheveux tressés en nattes sages dont quelques mèches s'étaient échappées, flottant tels des cheveux d'ange autour de son visage tourné avec envie vers le jardin.

— Bonjour ! lança le garçon, préférant attirer tout de suite son attention afin de ne pas la surprendre.

Elle se tourna vers lui et le dévisagea de ses grands yeux couleur châtaigne. Elle avait un visage en forme de cœur rehaussé d'un petit nez et de lèvres framboise qui s'étirèrent bientôt en un sourire aimable. Elle était d'une beauté singulière, presque irréelle. On aurait dit l'une de ces poupées dotées de vrais cheveux, aux traits fins et aux robes élégantes exposées dans les vitrines des magasins de jouets de Times Square. Pourquoi n'était-elle pas en bas avec les autres afin d'être présentée à d'éventuels parents adoptifs ? Les visiteurs seraient tombés sous son charme en un rien de temps.

— Tu as fait une bêtise ? demanda-t-il.

La petite fille le dévisagea, les sourcils froncés. Elle semblait vexée – sortir du droit chemin ne devait pas être dans ses habitudes.

— Pas du tout ! répondit-elle sur un ton indigné. Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Eh bien, parce que tu es ici toute seule au lieu d'être dans le jardin. J'ai pensé que tu étais peut-être punie...

Il s'approcha d'elle et contempla l'agitation du dehors. On riait, on chantait, tous les pensionnaires de l'orphelinat faisaient de leur mieux pour impressionner les visiteurs. Une très jeune enfant était déjà dans les bras d'un adulte.

— Jeannie, dit la fillette. J'espère qu'elle sera adoptée ! Elle est encore si petite ! Les plus jeunes, ce sont ceux qu'ils préfèrent.

— Et toi ? l'interrogea le garçon. Au fait, comment tu t'appelles ? Moi, c'est Horace, Horace Timber, mais tout le monde m'appelle Hoss.

— Mary Ann. Et tout le monde m'appelle Mary Ann, répondit-elle en souriant. Et toi, Hoss, tu as fait une bêtise ?

Hoss eut une moue amusée. Il aurait pu lui avouer ses histoires de vol à la tire, mais il préférerait taire son passé pour le moment.

— Pas du tout, prétendit-il. Je suis arrivé hier. Toi aussi, tu es nouvelle ?

Voilà qui expliquerait sa présence ici, songea-t-il.

Mary Ann secoua la tête.

— Non, je suis ici depuis toujours. Je ne peux pas être adoptée. Quelqu'un... paie pour moi.

Sa voix laissait transparaître un mélange de fierté et de résignation.

— Comment ça ? Une sorte de loyer ? Quelqu'un donne de l'argent aux nonnes pour qu'elles te gardent ici ?

Hoss n'avait encore jamais rien entendu de tel, même si, bien sûr, les enfants des rues devaient payer le vieil Edward pour avoir le droit de dormir chez lui.

— Mais qui paie pour toi ? reprit-il.

— Ma maman, déclara Mary Ann, dont le visage s'illumina d'un sourire angélique. C'est ce que dit sœur Katherine.

Hoss demeura sceptique.

— Et elle est où, ta maman ? Si elle tient tant à toi, pourquoi elle ne vient pas te chercher ?

Mary Ann haussa les épaules d'un air malheureux.

— Elle ne peut pas. Elle est au ciel.

Par égard pour la petite qui semblait croire dur comme fer à son histoire, Hoss se fit violence afin de ne pas éclater de rire. Ce qu'elle racontait n'avait ni queue ni tête.

— Donc quoi ? Tous les mois, de l'argent tombe du ciel pour toi ? demanda-t-il.

Mary Ann fit la moue.

— Je ne crois pas. Il vient plutôt d'une banque, quelque chose comme ça. Mais sœur Katherine dit que c'est ma maman qui l'envoie. Même si elle est au ciel... Je peux te le prouver ! Tu veux la voir ?

Hoss commençait à se demander si on ne tenait pas à l'écart cette adorable enfant parce qu'elle n'avait pas toute sa tête.

— Viens ! dit la petite fille d'un ton décidé en lui prenant la main.

Mary Ann était bien plus petite et certainement beaucoup plus jeune que lui. Hoss lui donnait dans les huit ans. Elle l'entraîna vers le dortoir des filles, dont l'accès lui était à coup sûr interdit et lui vaudrait une lourde sanction. Mais il était curieux – et, par chance, le lit de Mary Ann se trouvait non loin de la porte. Il était fait au carré, rien ne dépassait. Les filles semblaient ne pas posséder davantage d'effets personnels que les garçons. Un lit, cependant, celui de Mary Ann, était surmonté d'un joli cadre. Hoss retint son souffle tandis que la fillette grimpait sur le matelas pour le décrocher.

— C'est ma maman ! annonça-t-elle. En chemin vers le ciel.

L'image montrait une femme d'une beauté remarquable en robe blanche, nimbée dans des voiles qui descendaient de son chapeau. Elle se tenait debout dans une sorte de gondole aux courbes délicates, suspendue à un

ballon captif. L'ensemble flottait dans le ciel nocturne. Mary Ann n'avait pas menti – cette femme avait bel et bien été photographiée en pleine ascension céleste. Elle pouvait donc être encore en vie.

— Aide-moi à la raccrocher, demanda Mary Ann lorsqu'ils eurent contemplé la photographie dans un silence recueilli.

Hoss replaça le cadre avec soin.

— Alors ta mère vit toujours ?

Cela n'aurait rien eu d'étonnant. À sa connaissance, ses propres parents étaient encore en parfaite santé. Il avait fui l'appartement familial de Brooklyn lorsqu'il en avait eu assez des beuveries, disputes et corrections quotidiennes. Son père l'obligeait à voler dans la rue pour ensuite réquisitionner son butin et l'échanger contre du gin. Hoss avait fini par juger qu'il mangerait davantage en se débrouillant par ses propres moyens. Beaucoup d'autres « orphelins » du foyer avaient sans doute encore de la famille. Il avait entendu parler de bébés non désirés qu'on abandonnait devant la porte des Sisters of Mercy.

— Non, répondit Mary Ann d'une voix triste, elle a... fait une chute mortelle. Sans cela, elle serait revenue me chercher, c'est sœur Katherine qui le dit. Et elle pense à moi là-haut, depuis le ciel. Elle veille sur moi.

Hoss pensa que celui qui continuait à payer pour elle, sans doute au nom de sa famille, lui rendait là un bien mauvais service. Mary Ann aurait sans doute été adoptée depuis longtemps, peut-être dès son jeune âge, si on ne l'avait pas tenue éloignée des familles intéressées.

— Mais pourquoi elle t'a laissée dans un orphelinat ? Mary Ann haussa les épaules.

— Je suis née ici, déclara-t-elle.

2

— **V**OUS DITES QU'AUCUN VERSEMENT n'a été effectué pour Mary Ann ? demanda la supérieure, mère Iseult.

Sœur Katherine, son assistante, qui tenait également les comptes de l'orphelinat, hocha la tête.

— Cela fait déjà deux mois, précisa-t-elle. Bien sûr, je me suis renseignée. En toute discrétion, comme vous me l'avez demandé, mère Iseult...

Tout ce qui concernait la petite Mary Ann était traité avec la plus grande confidentialité chez les Sisters of Mercy. Sa mère l'avait confiée aux nonnes en laissant des instructions claires. Elle leur verserait une pension mensuelle de 200 dollars à condition que les religieuses gardent secrètes l'existence et les origines de Mary Ann. Des tensions étaient déjà apparues entre sœur Katherine et sa supérieure huit ans plus tôt, après la mort de la mère de Mary Ann. Les nonnes avaient découvert que Mary Ann avait toujours de la famille, mais mère Iseult avait refusé de rompre la promesse faite à l'époque. En

outre, 200 dollars par mois étaient une somme considérable, et mère Iseult avait été ravie de constater qu'elle continuait à leur être versée, même après la disparition de Katrina Hard.

— Alors ? Que dit la banque ? s'impacienta la supérieure.

Sœur Katherine haussa les épaules.

— Le compte est vide. Ce n'est pas étonnant. Personne ne l'a approvisionné depuis huit ans. La fortune de la mère de Mary Ann est épuisée. Il n'y aura plus de paiements.

Mère Iseult pinça les lèvres.

— Voilà qui est fâcheux ! s'exclama-t-elle. Si nous l'avions su plus tôt... peut-être lui aurions-nous trouvé quelqu'un lors de la kermesse.

La kermesse pendant laquelle Hoss et Mary Ann avaient fait connaissance avait eu lieu deux mois plus tôt. L'événement n'avait pas eu le succès escompté : seuls trois enfants en bas âge avaient trouvé de nouveaux parents, et deux garçons une place d'apprenti. Un chiffre insignifiant à l'échelle de l'orphelinat, qui comptait plus de 120 pensionnaires. Comme tant d'institutions similaires, il était surpeuplé – et de nouveaux enfants arrivaient sans cesse. De nombreux immigrés venus du monde entier voyaient en New York un eldorado, mais tous n'y trouvaient pas le bonheur. Seule une minorité faisait fortune ; beaucoup ne gagnaient pas mieux leur vie que dans leur pays d'origine et se retrouvaient en outre privés du soutien de leur famille, restée sur place. Ils n'avaient souvent pas le choix : ils devaient abandonner leurs enfants, les envoyer voler dans la rue ou les placer dans des foyers. L'État n'apportant pas d'aide significative aux familles, les mères préféraient

se séparer de leurs enfants plutôt que les laisser mourir de faim.

— Comment évolue notre petite Mary Ann ? demanda la supérieure. Ne pourrait-elle pas bientôt entrer au service d'une maison ?

Une fois en âge de travailler, les jeunes filles du foyer étaient souvent placées comme domestiques.

— Mère Iseult ! Elle n'a que huit ans ! s'offusqua sœur Katherine.

La nonne s'était prise d'affection pour Mary Ann dès l'instant où elle l'avait accueillie en ce monde. Sœur Katherine s'occupait rarement des naissances. Malgré sa formation de sage-femme, elle était le plus souvent affectée au secteur administratif de l'hôpital et de l'orphelinat. Toutes les religieuses de la congrégation étaient formées aux soins infirmiers, mais rares étaient celles qui maîtrisaient la comptabilité. La mère de Mary Ann ayant exprimé des exigences très spécifiques quant à l'éducation de la sage-femme qui l'assisterait, on avait fait appel à sœur Katherine, qui était immédiatement tombée sous le charme de ce magnifique nourrisson.

— Elle est très intelligente ! Et aussi très sage. C'est une bonne élève – nous espérons même qu'elle puisse un jour fréquenter la *high school*. Peut-être qu'elle envisagerait ensuite... d'entrer dans les ordres.

— Ce qui impliquerait de l'entretenir pendant huit ans encore au minimum, répliqua mère Iseult avec un soupir.

— Mais elle se rend déjà utile ! protesta sœur Katherine. Elle s'est liée d'amitié avec un garçon plus âgé... un certain Hoss.

— Horace Timber ? Le petit pickpocket ? demanda la supérieure. Drôle de fréquentation pour une enfant

soi-disant sage et intelligente ! On dirait plutôt qu'elle tient de sa frivole de mère !

Sœur Katherine secoua la tête.

— Pas du tout, leur amitié est tout à fait innocente. Et Hoss n'est pas un mauvais garçon. Il la traite comme une petite sœur. Quant à lui... eh bien, il n'était sans doute jamais allé à l'école avant son arrivée ici, et Mary Ann l'aide à faire ses devoirs. C'est assez touchant à voir – elle lui explique tout avec le plus grand sérieux, et lui accepte de se laisser diriger. Il est pourtant très affirmé. En classe, nous avons dû le mettre avec des plus jeunes, car il est loin d'avoir le niveau attendu pour son âge en lecture et en écriture. En général, cela entraîne des moqueries de la part des autres élèves, mais dans son cas personne n'ose le faire. Et il protège aussi Mary Ann.

— Quel dommage qu'ils doivent bientôt être séparés ! dit mère Iseult. Je suis désolée, sœur Katherine, mais nous n'avons pas le choix. Nous le mettrons avec les autres garçons de plus de 10 ans dans le prochain train pour l'Ouest...

— Le train des orphelins ? Encore ? s'inquiéta sœur Katherine. Mais, mère Iseult... nous... nous envoyons ces enfants vers l'inconnu ! Nous n'avons plus entendu parler de ceux qui étaient partis la dernière fois !

L'Orphan Train Movement, un mouvement de relogement que de nombreux travailleurs sociaux engagés voyaient comme une expérience pour le moins discutable, consistait à extraire les enfants isolés de grandes villes comme New York ou Boston pour les envoyer dans les nouveaux États de l'Ouest, où ils devaient être recueillis par des familles de fermiers pieux. Charles Loring Brace, fondateur de la Children's Aid Society, qui organisait ces convois, était convaincu que les familles de pionniers de l'Amérique rurale se feraient

une joie d'accueillir ces enfants, les élèveraient comme les leurs, dans le respect de la foi chrétienne, et feraient d'eux des adultes épanouis. Ce n'était pas entièrement faux, même si les orphelins étaient souvent considérés par les familles d'accueil comme de la main-d'œuvre à bas coût : mère Iseult ne privilégiait pas sans raison les garçons les plus âgés, beaucoup plus demandés que leurs jeunes camarades encore dépendants. En outre, personne ne vérifiait si les enfants étaient bien traités dans les nouveaux foyers. Les placements se faisaient au hasard : quiconque le souhaitait pouvait repartir avec un enfant. On perdait généralement la trace des orphelins, évanouis dans l'immensité de l'Ouest.

— Allons, sœur Katherine, ne prenez pas cet air mélodramatique ! la morigéna la supérieure. La dernière fois, nous avons envoyé dix garçons entre 10 et 14 ans, ainsi que trois filles d'une douzaine d'années. Qu'est-ce que vous croyiez, qu'ils vous écriraient ? Je reste persuadée que ces déplacements sont une bonne chose pour beaucoup de nos pensionnaires. En particulier pour les cas difficiles comme Hoss...

— Il va manquer à Mary Ann, dit sœur Katherine.

La supérieure haussa les épaules.

— S'ils sont tellement attachés l'un à l'autre... je ne vois pas d'inconvénient à envoyer la petite avec lui.

Sœur Katherine avait beau être en colère, elle comprenait le désespoir de la mère supérieure. Le foyer des Sisters of Mercy était conçu pour loger 60 à 100 enfants. Il n'avait ni la place ni les moyens d'en accueillir davantage. Et voilà que les 200 dollars que rapportait Mary Ann chaque mois cessaient d'être versés !

— Écoutez, sœur Katherine, voilà ce que nous allons faire, commença la mère supérieure, à qui était venue une idée. Nous enverrons aussi les filles de plus de

12 ans et confierons à chacune un enfant de moins de 5 ans. Elles joueront le rôle de marraines.

Même si les très jeunes enfants étaient toujours très vite adoptés, les orphelinats dûment dirigés rechignaient à les envoyer seuls vers l'inconnu. Dans ces trains, on comptait au mieux trois adultes pour 30 à 40 enfants.

— Les grandes pourront garder un œil sur leurs fileuls et les consoler – après tout, ils se connaissent déjà.

Sœur Katherine devait admettre que ce n'était pas une si mauvaise solution. On encourageait sans cesse les filles plus âgées à s'occuper des petits, et la plupart le faisaient volontiers. Mais comment elles et leurs protégés réagiraient-ils lorsqu'on les séparerait une fois le train arrivé à destination ? La nonne préférait ne pas y penser.

— Mary Ann aussi ? demanda-t-elle, dubitative.

La supérieure hocha la tête.

— Mary Ann aussi.

— En fin de compte, je vais être adoptée.

Mary Ann fit part de l'information à Hoss lorsqu'ils se retrouvèrent pour le dîner. Il avait passé l'après-midi à travailler au jardin avec les autres garçons – et ils avaient même trouvé le temps de jouer au ballon. Mère Iseult avait tort d'insinuer que Hoss regrettait sa vie dans les rues de New York. En réalité, le garçon se plaisait à l'orphelinat, même si l'école lui donnait du fil à retordre. Il aimait beaucoup Mary Ann et s'entendait bien avec la plupart des autres pensionnaires. Il s'acquittait avec plaisir et sérieux des tâches que le concierge confiait aux garçons. Il s'ennuyait parfois un peu, mais au moins il n'avait ni froid ni faim. Cela lui suffisait pour le moment. D'autant que, ce jour-là, il avait appris que son avenir pourrait se révéler plus palpitant que prévu...

— Ah bon ? répondit-il, patientant encore un peu avant de lui annoncer la nouvelle le concernant. Et qui l'a décidé ? Ta maman ?

Chaque fois que Mary Ann évoquait celle qui veillait sur elle depuis le ciel, Hoss paraissait sceptique.

— Le Bon Dieu, je crois, dit-elle. Sœur Katherine dit qu'il m'a choisi une famille. Mais pas ici. Dans le... le... Miss...

— ... le Missouri, compléta Hoss d'une voix où perçaient le mépris et l'amertume. Mary Ann, ils vont te mettre dans le train des orphelins ! Je croyais que... enfin, les autres garçons et moi, ça ne nous dérange pas. On va tenter notre chance dans le Far West, et si ça ne marche pas on s'en ira. Mais toi... j'ai entendu des choses...

Les déplacements d'enfants étaient loin d'être un secret dans les rues de New York. Tout le monde connaissait quelqu'un – garçon ou fille – qu'on avait expédié à la campagne sans préavis. Certains réapparaissaient et faisaient le récit de conditions de vie et de travail affreuses, qu'ils avaient fuies au plus vite. Ces enfants-là avaient l'habitude de se débrouiller. Mais Mary Ann...

— Tu es encore beaucoup trop petite ! déclara-t-il sans entrer dans les détails de ce qui pourrait lui arriver.

Mary Ann secoua la tête avec un air important.

— Même pas vrai ! s'exclama-t-elle. Jeannie, Billie, Jim et les jumeaux sont bien plus jeunes que moi. Et les nonnes n'ont même pas choisi de fille pour veiller sur moi. Je peux très bien y arriver toute seule, c'est sœur Katherine qui le dit. Je suis une grande fille, et je suis futée.

Hoss poussa un soupir.

— Je veillerai sur toi. Je serai aussi à bord du train.

Les enfants concernés vécurent les jours précédant leur départ comme une période exaltante. Ils apprendraient plus tard que, dans d'autres foyers, les pensionnaires n'étaient informés du voyage que la veille du départ. Les Sisters of Mercy, elles, s'efforçaient de rassurer les orphelins et de les préparer au mieux à ce qui les attendait. Mary Ann raconta à Hoss qu'elle avait reçu en guise d'adieu une robe neuve. Elle en était ravie : de toute sa vie, elle n'avait jamais porté que des vêtements de seconde main. La Children's Aid Society prenait soin de fournir un trousseau neuf à tous les enfants avant leur départ. Chacun recevait également une bible, et Mary Ann, bien sûr, glissa la photo de sa mère dans la petite valise que sœur Katherine l'aida à boucler. La nonne peina à contenir ses larmes quand elle vit la petite fille grimper dans le camion qui devait conduire les enfants à la gare.

C'est à cet instant que Mary Ann prit conscience qu'elle partait pour de bon – et, malgré l'interdiction, elle serra dans ses bras la nonne qui, durant toutes ces années, avait été sa seule véritable confidente. Personne d'autre ne pouvait lui parler de sa mère. Et à présent...

— Maman veille toujours sur moi, pas vrai ? demanda-t-elle à la religieuse au moment de faire ses adieux. Depuis le ciel, on voit jusqu'au Missouri, n'est-ce pas ?

Sœur Katherine eut beau lui assurer que, du ciel, on avait vue sur la Terre entière, la fillette fondit en larmes quand le véhicule démarra. Et son chagrin ne s'arrangea pas à son arrivée à la gare. Personne n'était présent pour répartir les enfants en groupes et leur ordonner de se tenir la main, comme c'était le cas lors des excursions organisées par l'orphelinat. Au lieu de cela, garçons et filles couraient en tous sens, des disputes éclataient, les garçons feignaient l'assurance et les filles, quand

elles le pouvaient, se cramponnaient à une camarade. Les rares accompagnatrices présentes avaient déjà bien assez à faire avec les tout-petits. Jeannie et les autres voulaient qu'on les porte, ce qui agaçaient leurs marraines. On entendait râler et pleurer, et, quand le train apparut enfin, des cris de frayeur vinrent ajouter au tumulte. Beaucoup n'avaient encore jamais vu de locomotive et furent terrifiés par ce monstre grinçant et chuintant.

Mary Ann pleurait elle aussi lorsqu'une employée de la Children's Aid Society, d'un geste aimable mais ferme, la poussa à l'intérieur du wagon. Soudain, elle sentit la main de Hoss se refermer sur la sienne, rassurante.

— N'aie pas peur ! dit-il. Je suis là.

Enfin, le train se mit en branle. Un trajet de plus de 1 000 miles attendait les enfants. Hoss entraîna Mary Ann vers l'un des bancs en bois dur et joua des coudes pour lui obtenir une place près d'une fenêtre. Cela s'avéra fort utile, car le paysage qui défilait derrière la vitre vint peu à peu la distraire de son chagrin. La fillette n'avait jamais quitté New York. Les rares sorties de l'orphelinat se limitaient à quelques promenades dans Central Park, à une représentation dans un théâtre pour enfants qui les avait invités, ou parfois à une visite médicale. Dans ces cas-là, on prenait le bus. Jusqu'alors, le monde de Mary Ann s'était cantonné à des rues et des immeubles parfois si hauts qu'ils dominaient les arbres du parc. Au bout de quelques heures, elle découvrit avec stupéfaction que les bâtiments cédaient la place à de magnifiques étendues champêtres. En ce début d'automne, les feuillages arboraient des teintes multicolores. Les prés étaient encore verts, et Mary Ann vit pour la première fois des vaches et des chevaux en train de paître.

— C'est à ça que ressemble le Missouri ? demanda-t-elle à Hoss, qui n'en savait pas plus qu'elle.

Comme la plupart des autres enfants, il n'avait jamais quitté la ville. Tandis que les plus jeunes semblaient dans le sommeil, épuisés, les plus grands restaient hypnotisés par le paysage. Toutes les deux heures, les accompagnateurs passaient dans les wagons pour distribuer du pain et du thé, répondant avec plus ou moins de patience aux questions. Le train traversa la Pennsylvanie, avec les chevalements de ses mines et ses usines, puis la nuit tomba et l'on ne distingua plus que les lueurs de villages ou de fermes isolées. Au matin, le soleil se leva sur les montagnes et les lacs de l'Ohio. Mary Ann fut émerveillée par le bleu immaculé du ciel et le reflet des falaises dans l'eau. Elle commençait à envisager sa nouvelle vie avec joie, se demandant quel effet cela faisait de jouer avec un chien, comme ce garçon qu'elle aperçut dans un ranch, ou ce que l'on ressentait en caressant un chat. Sœur Katherine lui avait expliqué qu'elle vivrait dans une ferme. Là-bas, il y aurait sûrement des animaux...

Une autre nuit s'écoula. Les grands commençaient à perdre patience, les petits à pleurnicher. Les toilettes du train étaient souillées, les wagons empestaient. Tous rêvaient désormais de descendre. Mary Ann, que toutes ces expériences inédites avaient exténuée, dormait blottie contre Hoss. Quand elle ouvrit les yeux, ils roulaient à travers des forêts, le rideau des arbres s'écartant de temps en temps sur un fleuve ou des terres cultivées.

— Le Missouri ! s'exclama Hoss, qui ne dormait plus depuis un moment et avait entendu dire qu'on franchissait la frontière. Il reste encore quelques heures de route, c'est un grand État. La ville où on va s'appelle Lebanon. Je ne connais pas, mais bon... ça ne veut rien dire.

La gare de Lebanon ressemblait à celles des petites villes qu'ils avaient traversées au cours des derniers jours. Des collines étaient visibles au loin derrière les bâtiments, tandis que les environs immédiats étaient plutôt plats. Ces dernières heures, le paysage n'avait été que champs et pâturages. À présent, les enfants découvraient par la fenêtre un quai de gare où attendaient quelques personnes. Mary Ann les observait avec curiosité. Les parents que le Bon Dieu lui avait envoyés se trouvaient-ils parmi ces gens ?

Les adultes qui accompagnaient les enfants depuis New York s'étaient levés eux aussi et rejoignaient celui des trois wagons dont ils étaient responsables.

— Nous sommes arrivés, déclara la femme âgée chargée du wagon de Hoss et Mary Ann. Les gens, dehors, sont des notables de la ville. Ils sont venus vous souhaiter la bienvenue. Alors montrez-leur que vous savez vous tenir ! Pas de bousculade à la descente, pas de disputes ni de pleurnicheries. Vous allez descendre du train dans le calme, puis vous suivrez ces messieurs et ces dames jusqu'à votre lieu d'hébergement. On vous attribuera peut-être une famille dès ce soir, ou demain. Vous aurez davantage d'explications dans un instant. Pour l'heure, tâchez de rester disciplinés et polis, compris ?

Les enfants, excités et harassés, n'avaient pas écouté grand-chose, mais les accompagnateurs veillèrent à éviter tout désordre. Cependant, les petits que leurs marraines ne portaient pas se sentirent opprimés par la foule et se mirent à pleurer. Mary Ann se cramponnait à Hoss. Elle savait qu'elle devait être courageuse, mais la peur la gagnait peu à peu. Et si on leur attribuait des familles différentes ? D'ailleurs, qu'entendait-on au juste par « attribuer » ? Tenant sa valise d'un côté, la main de Hoss de l'autre, elle atterrit en trébuchant sur

le quai, où se dressait un homme à l'air important coiffé d'un haut-de-forme. Face à lui, le petit groupe d'enfants fourbus par le voyage avait piteuse allure.

— Bienvenue à Lebanon ! lança l'homme d'une voix forte. Je m'appelle William Lancaster, je suis le maire adjoint et le shérif de la ville. Nous sommes ravis de vous accueillir ici et espérons que vous viendrez enrichir notre toute jeune communauté. Toutefois, si vous ne vous révéliez pas dignes de notre hospitalité, je n'aurais aucun scrupule à vous renvoyer d'où vous venez. Je sais que beaucoup d'entre vous ont échappé de justesse à la prison à New York.

Il examina les enfants à tour de rôle d'un œil sévère.

— Bien. Maintenant, nous allons nous rendre à l'église baptiste, poursuivit-il. C'est là que se trouve la plus grande salle de la communauté. Vous y serez présentés aux fermiers et aux commerçants qui souhaitent vous accueillir. Certains feront leur choix dès aujourd'hui, mais d'autres familles venues de plus loin n'arriveront que demain. Alors n'ayez crainte si vous n'êtes pas choisis tout de suite – tout le monde trouvera un nouveau foyer. Allons, en route ! L'église est à deux pas.

Hormis quelques garçons, tous les enfants parurent intimidés par le discours du shérif, si bien que personne n'osa piper mot sur le chemin. Le shérif et les membres du comité d'accueil conduisirent le groupe à une large rue en terre battue bordée de bâtiments. La plupart avaient deux étages. En bas, on trouvait des magasins ou des ateliers et, au premier, sans doute les habitations de ceux qui y travaillaient. On était à l'heure du déjeuner, et la ville n'était pas très animée. Les rares personnes qu'ils croisèrent, à pied ou à cheval – il semblait y avoir ici davantage de charrettes que d'automobiles – observaient les enfants d'un air intrigué.